



THÉO MERCIER AU BAL DES CIVILISATIONS

Résidence secondaire, source d'inspiration majeure : le plasticien fréquente le Mexique avec assiduité depuis bientôt dix ans. Visite guidée de son atelier chilango et portrait de l'artiste en archéologue de ses propres fictions.

Texte : Salomé Kiner De Dominicis, à Mexico
Photographies : Marie Taillefer, pour *Mouvement*

Mexico City, 30 mai 2017, 11 heures. « *J'ai dormi douze minutes !* » Une barquette de mangue fraîche à la main, Théo Mercier tourbillonne entre ses sculptures. La cerne grise trouée par le bleu de ses yeux, son visage dit la grâce et l'angoisse. Il lui reste six heures avant l'avion qui le ramènera à Paris, mettant fin à deux mois de séjour au Mexique. Ce n'est qu'un bref au revoir : il sera de retour dès la fin de l'été pour terminer les préparatifs de son exposition *Delego Fantasma*, qui ouvrira le 23 septembre. Entre les deux, en France, il mènera de front les répétitions de *La Fille du collectionneur*, la création qu'il présente au Théâtre Nanterre-Amandiers en novembre prochain, la préparation d'une exposition personnelle au musée de l'Homme et la reprise de la performance souterraine *Radio Vinci Park* à la Ménagerie de verre.

En attendant, Théo Mercier dresse l'état des lieux de l'atelier-showroom qu'il occupe sur le toit de la galerie Marso depuis deux ans. Pour rejoindre ce perchoir, il faut se rendre à l'angle des rues de Berlin et Versailles, pousser le lourd portail forgé de la villa néoclassique, passer sous l'élégant préau de marquises, traverser des bureaux saturés d'écrans, saluer des assistantes suspendues à leur kit mains-libres, enjamber les derniers assemblages à même un patio carrelé et gravir un dédale d'escaliers en bois qui débouche finalement sur un plateau de béton rouge. Le panorama s'ouvre sur un parking étagé, une citerne à eau, un hamac en tricot, un champ d'antennes chancelantes et la cime d'un palmier. C'est là, jaillie d'un sol couleur maya, que trône sa mansarde, telle la cabine d'un phare surplombant les flux spatio-temporels si caractéristiques de son œuvre.

Ce kaléidoscope opère comme un aimant sur Théo Mercier qui séjourne au Mexique depuis près de dix ans, même si les cultures préhispaniques étaient inscrites en lui depuis l'enfance, comme une fascination précédant beaucoup d'autres. Pour lui qui réinvente et démonte constamment l'histoire en détournant les traces du passé et les repères du présent, la fabrique mexicaine de l'hybride est un moteur puissant : « *C'est particulièrement flagrant avec l'architecture. On peut tomber sur une vieille maison coloniale écrasée par une tour de verre construite sur des dallages brisés par un tremblement de terre. Les reliefs sont visibles, l'histoire n'est pas figée comme en Europe. Les strates entre la ville contemporaine et son passé sont perméables. On peut traverser les époques en marchant dans Paris mais on sent que les choses sont là pour le rester. Ici, les temps sont encore en action, les volcans crachent, la terre bouge, elle fait sortir des choses. Les fouilles archéologiques sont permanentes. Quand on construit un immeuble on trouve toujours un vestige, une pierre taillée, une céramique...* »

Face à lui, un premier ensemble de totems garde l'entrée du temple à l'intérieur duquel il orchestre son grand bal des civilisations. Dans une ville où la terre tremble régulièrement, cette série de fantassins se dresse comme la skyline turgescence d'une cité précaire. Un empilement hétéroclite de pierres fossilisées, masques préhispaniques, cailloux de rivière, briques de construction ou ponces mayas, toutes issues de ressources locales. Son matériel est un mélange de babioles chinées au marché aux puces de La Lagunilla, de fournitures Home Depot, d'objets usuels ou précieux, de souvenirs à touristes, de



reproductions plus ou moins réussies et de trouvailles acquises auprès des revendeurs d'articles archéologiques : « *J'aime ce flou de l'authenticité, cette impossibilité à savoir qui se fait avoir. Est-ce que je roule le paysan en lui achetant quelque chose dont il ignore la valeur ou est-ce que c'est moi qui suis en fantasme total ?* »

À la fois faussaire et conteur, Théo Mercier traque les pièces anodines, fragments de ville et d'histoire qu'il investit de ses mythologies personnelles et dont l'usage réinventé les charge d'un nouveau sens : « *Bien qu'ils soient tous individuellement référencés, ces éléments deviennent alors des objets propres, dans le sens où leur géographie et leur temporalité ne sont plus directement identifiables. Ils racontent une nouvelle humanité, imaginaire et imaginée. Comme si les croisades, les guerres et les colonisations ne s'étaient pas faites dans le même sens. J'invente une autre histoire possible et les objets issus de cette histoire fantasmée.* »

Au royaume des uchronies

En rangers et treillis camouflage, Théo Mercier campe bien l'archéologue pirate de ces mondes fabuleux, aux références flottantes et bouturées. Volontiers obsédé par la chute et la ruine, il porte tatoué sur son bras son année de naissance – 1984, ça ne s'invente pas – sous un crâne recouvert d'une peau de banane. Le temps ? Belle panique, grosse marrade. Pour mieux lui faire la nique, ce collectionneur compulsif et maniaque s'applique à en démultiplier les manifestations possibles.

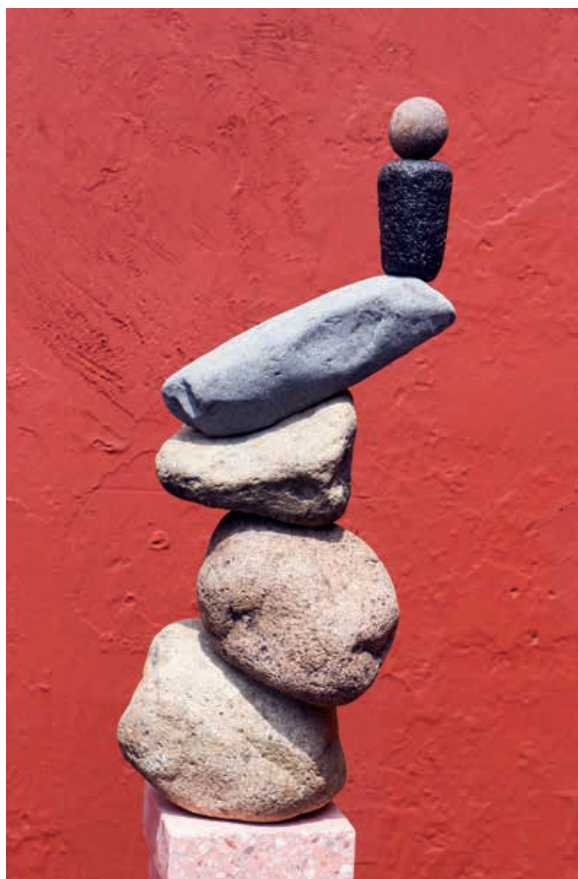
Est-ce que je roule le paysan en lui achetant une chose dont il ignore la valeur, ou est-ce moi qui suis en fantasme total ? – Théo Mercier

La même méthode de travail s'applique aux futures pièces murales. On reconnaît, détourées et sous verre, telles des figures spectrales prisonnières de leur cadre, une idole cycladique, un jeune soldat romain, une amphore grecque : « *Ce vase a été volé deux fois, puis enterré, déterré, restauré, placé au musée, reproduit en noir et blanc, puis en couleurs. À mon tour, je le change d'échelle à partir du négatif de l'image. De nouveau, c'est ce travail des strates qui m'intéresse.* » Une pratique au carré, puisque ces images seront ensuite recouvertes d'une nouvelle couche de matériaux, amenant par là un relief inédit. Ainsi disposera-t-il sur ce marbre des Cyclades les pièces d'un vase de Palenque du musée d'anthropologie, reproduit dans sa matière d'origine. Le jeune soldat se remplira quant à lui de morceaux de dallages récupérés sur les chantiers de l'avenue Insurgentes, « *des pavés qui par ailleurs racontent 40 ans d'histoire de la moisissure à Mexico City. C'est comme une greffe de visage, une forme d'hybridation abstraite.* »

À l'exception d'une méthode d'espagnol et d'une paire de baskets fourrées sous une table, l'atelier de Théo Mercier échappe à son époque. Même le pneu Goodyear, une pièce récurrente de son œuvre, semble avoir atteint son statut symbolique. Elle dit la ronde infernale et infinie du Temps, la même que l'écrivain Malcolm Lowry, autre grand fétichiste du Mexique, met plusieurs fois en scène dans le roman *Au-dessous du volcan* à travers le motif d'une grande roue lumineuse : « *Le pneu est un objet bavard à plusieurs égards. Il avance, il recule... Le comble, c'est que ses crampons s'appellent des "sculptures". J'aime cette idée de la trace. Celles qu'on veut préserver, comme les grottes d'art pariétal, et celles qu'on veut gommer, comme les grands massacres, ou notre empreinte carbone. L'histoire repose sur ce genre de choix.* »

Théo Mercier voudrait encore parler de *La Fille du collectionneur*, le conte-fresque qu'il met en scène au Théâtre Nanterre-Amandiers, et de cette forme de distance que la dramaturgie apporte à son travail de plasticien. Mais passe un lapin blanc poursuivant sa montre à gousset. Il lui reste cinq heures avant son avion pour Paris ; il doit fermer son atelier. Son pays de merveilles attendra la rentrée •

Salomé Kiner De Dominicis



Expositions

- > *The Great War Wall*, du 9 septembre à fin novembre au Museo experimental El Eco, Mexico
- > *Delego fantasma*, du 23 septembre à fin novembre à la Galeria Marso, Mexico
- > *Pièces rapportées*, du 5 octobre au 2 avril au musée de l'Homme, Paris

Scène

- > *Radio Vinci Park*, du 30 novembre au 2 décembre à la Ménagerie de verre, Paris
- > *La Fille du collectionneur*, du 14 au 19 novembre au Théâtre Nanterre-Amandiers